

Le Pélican



28^e ANNÉE, N° 112 2 €

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE 2021

« Ne vous conformez pas à ce siècle. » 1^{ère} partie

« *Ne vous conformez pas à ce siècle* », saint Paul formule cette exhortation au début du douzième chapitre de sa lettre aux Romains. Ce chapitre ouvre la deuxième partie de son épître qui sera faite de considérations morales. Souvent l'apôtre aime commencer ses lettres par une partie plus théologique ; dans le cas de l'épître aux Romains, il élabore une synthèse extraordinaire sur la justification par la foi en Jésus-Christ pour aborder ensuite une partie plus morale, ici la vie que doit mener le vrai croyant. Cette partie morale se rattache très étroitement à la première. En effet, après avoir décrit dans les chapitres précédents le seul chemin possible de salut en exposant la théorie de la justification par la foi, l'apôtre passe maintenant au côté pratique de la question et montre, par de nombreuses applications morales, ce que doit être la vie d'un bon chrétien qui ne peut, sous peine de damnation éternelle, séparer la foi des œuvres.

Ces recommandations, qu'elles soient génériques ou particulières à l'Église de Rome, conviennent toutes admirablement pour éduquer le chrétien à vivre en conformité avec les principes de la foi et nous aideront à mieux marcher sur les pas du Christ, en comprenant mieux la nécessité dans laquelle nous sommes de ne pas nous modeler sur ce monde corrompu qui nous entoure.

Remettons l'épigraphe dans son contexte pour mieux en comprendre le sens : « *Je vous conjure donc, mes frères, par la miséricorde de Dieu, d'offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable Dieu ; c'est le culte que la raison vous demande.*

Ne vous conformez pas à ce siècle ; mais transformez-vous par le renouvellement de votre esprit, afin de pouvoir discerner quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bien, capable de lui plaire et parfait. » (Rom., XII, 1-2)

La première recommandation de saint Paul rappelle ce que nous devons à Dieu, étant donné tous les témoignages de miséricorde dont il a déjà comblé les siens. Cette offrande que nous devons faire à Dieu de notre corps rappelle ce que l'apôtre enseignait au



chapitre VI : « *Que le péché ne règne donc plus dans votre corps mortel en vous soumettant à ses convoitises. Ne livrez pas vos membres comme instruments d'iniquité au péché ; mais livrez-vous vous-mêmes à Dieu, tels des vivants échappés à la mort ; livrez vos membres comme instruments de justice à Dieu. Car le péché n'aura plus de pouvoir sur vous, car vous n'êtes plus sous la Loi, mais sous la grâce.* » (Rom., VI, 12-14)

Mais l'idée nouvelle dans ce chapitre XII est que le corps doit être offert en sacrifice. Avec la fin du judaïsme, les sacrifices de l'ancienne Loi ont été supprimés.

Mais tous les animaux offerts alors n'étaient que des substituts de l'homme. C'est maintenant l'homme qui doit s'offrir lui-même à Dieu comme une victime vivante et sainte. Tel est le chrétien qui vit de la vie du Christ (cf. *Galates*, XV, 20 : « *Ce n'est donc plus moi qui vis ; c'est le Christ qui vit en moi.* ») et mérite pour cette raison d'être appelé saint.

Dans ces conditions, le sacrifice de toute notre personne que nous offrirons à Dieu ne manquera pas de lui être agréable, puisqu'il sera l'expression d'une vie telle qu'il la demande. Une telle offrande est le sacrifice raisonnable, celui qu'exige la nature rationnelle de l'homme, qui doit à son Dieu non seulement ce qu'il possède, mais aussi tout ce qu'il est, et tout ce qu'il fait.

Un tel culte ne se contente donc pas d'une certaine attitude intérieure, il embrasse et marque tous les actes de la vie. Il fait se détourner de tout ce qui, dans le monde actuel, reste soumis aux puissances du mal et qui est désigné par l'expression « *ce monde* ». Saint Paul, inspiré par l'Esprit-Saint, utilise ici le verbe grec *suschématizo* (*suschmatizw*), formé sur le radical du mot *schéma*, mot que nous employons toujours..., et qui signifie en grec : manière d'être, attitude extérieure, apparence, maintien. Ce verbe a donc le sens de : façonner sur le modèle de, (se) conformer à.

On en comprend bien le sens quand on considère notre propension naturelle à vouloir, tel un caméléon, nous fondre dans la masse de nos semblables pour former une unité avec eux, exercer notre instinct social et grégaire par lequel nous nous efforçons de faire

partie du groupe de nos contemporains, faire acte de conformisme, ne pas nous singulariser pour ne pas nous exclure...

Et à quoi voulons-nous malheureusement nous conformer ? À ce « siècle » écrit saint Paul. En réalité il ne parle pas du « monde » et n'utilise pas ce mot. Il utilise les mots *to aioni touto* (τῷ αἰῶνι toutῷ) et le mot *aion*, fortement mis en relief ici par le démonstratif, signifie premièrement *le temps*, puis la durée indéterminée de celui-ci, même une longue durée, l'éternité ; il signifie aussi *ce temps*, c'est-à-dire l'âge, la génération, le temps présent.

Saint Paul parle bien de fuir la conformité avec l'état d'esprit, les pratiques et les mœurs qui régnaient à l'époque dans le monde païen, comme il nous demande à travers les âges, de fuir en ce moment l'état d'esprit et les mœurs de notre monde apostat, devenu pire que les païens, eux qui avaient au moins l'excuse de ne pas avoir connu le Christ.

Il ne s'agit donc pas d'anéantir la dimension sociale de notre nature humaine, qui se manifeste légitimement dans les coutumes d'une époque donnée, ni de nous exclure de ce monde dans lequel le Christ nous demande de vivre, mais de ne pas être du monde, c'est-à-dire de ne pas nous conformer avec ce qui est en contradiction ou en opposition avec l'esprit de Dieu.

On ne doit pas s'adapter au monde pris comme ennemi de Dieu, ni en prendre l'aspect, en suivre les fantaisies et les modes. On doit au contraire, travailler constamment au renouvellement de son intelligence, la dégager de plus en plus des influences charnelles et mondaines qui perturbent sa juste appréhension des choses, la transformer à la ressemblance même du Christ. L'intelligence, le *nous* (νοῦς) pour reprendre le mot de saint Paul, transformée par l'Esprit de Dieu, devient capable de commander à la chair jusque-là rebelle. Elle n'est plus diminuée, aveuglée par les faux-semblants du monde, mais au contraire, capable de discerner ce que Dieu veut : le bien.

En cela, saint Paul concorde avec tout l'enseignement apostolique ! et comment pourrait-il en être autrement... Saint Jacques (I, 27) n'enseigne-t-il pas que : « *la religion pure et sans tache, devant Dieu notre Père, consiste à (...) se préserver des souillures du monde.* » ? « *Adultères*

que vous êtes ! ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu ? Celui donc qui veut être ami du monde se rend ennemi de Dieu. » (Jacques, IV, 4) Et saint Pierre ne dit pas autre chose : « *Comme des enfants obéissants, ne vous conformez pas aux convoitises que vous aviez autrefois, quand vous étiez dans l'ignorance...* » (1 Pierre, I, 14) « *afin de vivre, non plus selon les convoitises des hommes, mais selon la volonté de Dieu, pendant le temps qui [vous] reste à vivre dans la chair.* » (1 Pierre, IV, 2)



On trouve les mêmes considérations dans sa seconde épître : « *afin que (...) vous deveniez participants de la nature divine, en fuyant la corruption de la concupiscence qui existe dans le monde* » (2 Pierre, I, 4) « *En effet si, après s'être retirés des souillures du monde, par la connaissance du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, ils s'y engagent de nouveau et sont vaincus, leur dernière condition devient pire que la première.* » (2 Pierre, II, 20) Le doux saint Jean, lui-même, tient des propos très forts contre le monde ennemi de Dieu : « *N'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui.* » (1 Jean, II, 15-1) Mais la défaite et le fatalisme ne sont pas permis puisque : « *Vous, petits enfants, vous êtes de Dieu, et vous les avez vaincus, parce que celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde.* » (1 Jean, IV, 4-5)

L'enseignement apostolique est fort clair ! Aux chrétiens de faire maintenant l'effort de respecter cette doctrine révélée et de s'efforcer d'en vivre.

Il existe différents domaines dans lesquels nous devons nous surveiller et nous examiner, afin de discerner si nous sommes des « chrétiens-caméléons » qui veulent se faire les amis à la fois de Dieu et du monde, qui voudraient pouvoir servir deux maîtres et réaliser l'union odieuse et adultère du bien avec le mal, ou si nous sommes au contraire des chrétiens fidèles, qui appliquent cette injonction de saint Paul : « *N'allez*

pas former avec les incroyants un attelage disparate. Car quelle affinité peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité ? ou bien, quelle association entre la lumière et les ténèbres ? » (2 Cor., VI, 14), nous pourrions bien sûr nous examiner sur notre rapport à l'argent, ou sur notre degré de dépendance et de servitude consentie à l'égard des nouvelles technologies, au sujet desquelles il y aurait beaucoup à dire !

Mais intéressons-nous plutôt en ce début d'été au vêtement. En effet, la saison s'y prête puisqu'elle donne si souvent l'occasion de se dévêtir... et le sujet du vêtement est plus important et plus sérieux qu'on ne le pense souvent. Certains voudraient le minimiser et n'y voir qu'un détail trop insignifiant pour que l'on s'y intéresse, espérant en secret pouvoir éviter une réflexion morale sur ce sujet, alors que ce sont souvent les mêmes qui seront capables de passer une heure devant une glace à élaborer ou rectifier une tenue ! prouvant par là que leur tenue n'est pas aussi insignifiante à leurs yeux qu'ils le prétendent.

En réalité, la tenue vestimentaire constitue un aspect très important de la vie humaine, comme nous essaierons de la monter par la suite. Avez-vous déjà songé à l'étymologie du mot *habit* ? Pour désigner l'ensemble de nos vêtements, souvent de dessus, nous utilisons ce mot qui vient du mot latin *habitus*, tiré directement du vocabulaire philosophique, et qui se rattache à l'une des dix catégories de l'être : la qualité. Celle-ci est une disposition de l'être, une « manière d'être » d'une substance qui existe par soi, et qui la modifie ou la dispose. L'une des qualités qui peuvent modifier un être, est l'*habitus*, que l'on appelle aussi la disposition, par laquelle un être est en possession ou non de choses qui le disposent bien ou mal et qui lui donnent une bonne ou une mauvaise constitution. Et notre langue a bien raison d'utiliser ce mot philosophique pour désigner le vêtement, puisque celui-ci entretient un rapport très étroit avec notre substance, pour la disposer, lui donner une manière d'être particulière.

Saint Thomas d'Aquin, dans son *Commentaire de la Logique d'Aristote*, à la fin de son premier chapitre sur l'*habitus* (Traité VIII), a des considérations très éclairantes sur l'importance du vêtement chez l'être humain par rapport aux autres

animaux. Il explique que la nature a doté les animaux de vêtements et d'armes qui appartiennent à leur substance même. Ils ont des pelages, des cuirs épais, des fourrures qui sont parfaitement adaptés à leurs conditions de vies et qui ne nécessitent pas la confection d'un vêtement qui serait distinct d'eux (on parle des animaux sauvages). De même, les animaux n'ont pas besoin de se fabriquer des armes, puisque la nature leur en a donné avec leur corps même : des dents, des griffes, des cornes, dont l'usage leur sera approprié.

Au contraire, « pour l'homme, [la nature] ne lui a rien donné de tout cela, mais en revanche elle lui a donné l'intelligence et des mains, afin que par ce moyen il pût se pourvoir de ce qui lui est nécessaire et se faire avec les choses extérieures des vêtements et des armes. C'est pourquoi dans les animaux, les vêtements comme les armes sont des parties substantielles de ces mêmes animaux. » Mais chez l'être humain, qui crée par son intelligence et son art des vêtements qui sont distincts de lui, mais qui lui sont appropriés, il existe un rapport réel entre son vêtement et lui ; et c'est cela que nous appelons *habitus*. « C'est pour cela que ce précipité ne convient qu'aux hommes. » conclut saint Thomas.

La nature profonde du vêtement et sa fonctionnalité, nous apparaîtront encore plus clairement si nous étudions l'histoire de son apparition. Il faut aller la chercher dans le livre de la *Genèse*, aux chapitres II et III. À la fin du récit de la création, l'auteur sacré indique que « tous deux, l'homme et la femme, étaient nus, mais ils n'en avaient pas honte. » (*Genèse*, II, 25) Tandis qu'après la chute, « alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus, et ayant cousu des feuilles de figuier, ils se firent des ceintures. » (*Genèse*, III, 7)

Cette nudité est une telle cause de honte pour eux, qu'ils n'osent plus paraître devant Dieu ainsi : « Yahweh Dieu appela Adam et lui dit : Où es-tu ? Et il dit : J'ai entendu ton bruit dans le jardin et j'ai craint parce que je suis nu et je me suis caché. » (*Genèse*, III, 9-10) Puis c'est Dieu lui-même qui pourvoit au vêtement de l'homme : « Et Yahweh Dieu fit à Adam et à sa femme des tuniques de peau et il les en revêtit. » (*Genèse*, III, 21) Que s'est-il donc passé au moment de la chute

originelle pour que nos premiers parents ouvrirent ainsi les yeux sur leur nudité ? Ils étaient nus avant la chute, ils étaient nus juste après la chute, mais quelque chose changea dans leur regard. Il est très classique d'expliquer ce changement par l'apparition de la concupiscence : comme, dans l'état d'innocence, la chair était parfaitement soumise à l'esprit, celui-ci n'y trouvait rien dont il eût sujet d'avoir honte. La honte est entrée avec le péché qui a détruit ce bel ordre et mis les sens en révolte contre la raison, humiliée de ne pouvoir les soumettre. Auparavant, ils ne voyaient pas qu'ils étaient nus, car « le vêtement de l'innocence les couvrait. » (St Augustin)



Mais les anciens Pères livrent aussi un autre élément de compréhension : l'état de grâce originel dans lequel nos premiers parents avaient été créés faisait que l'inhabitation de la vie divine dans leur âme rejaillissait sur leur corps et les auréolait d'un nimbe de lumière. Saint Éphrem le Syrien, docteur de l'Église, enseigne dans son commentaire sur la *Genèse* que : « *c'est à cause de la gloire dont ils étaient revêtus qu'ils n'avaient pas honte. Quand elle leur a été enlevée — après avoir violé le commandement — ils avaient en effet honte, car ils étaient maintenant nus.* »

Saint Jean Chrysostome dit que : « *Tandis que le péché et la désobéissance n'étaient pas encore apparus, ils étaient revêtus de cette gloire d'en-haut qui ne leur faisait pas honte. Mais après avoir enfreint la loi, sont alors entrées en scène à la fois la honte et la conscience de leur nudité.* »

Sur des fragments retrouvés à Qumrân dans la grotte 4, on a pu identifier des passages d'un recueil liturgique essentiel intitulé *Les Paroles des luminaires*, qui dit ceci en s'adressant à Dieu : « *Adam, notre père, que vous avez façonné à l'image de votre gloire* » (4Q504)

Ce passage est mis en relation

directe, quelques lignes plus loin, avec la gloire qui rayonnait du visage de Moïse après sa rencontre avec Dieu sur le mont Sinaï.

Nous pouvons donc considérer comme une antique tradition, cette compréhension selon laquelle nos premiers parents auraient été auréolés d'une lumière toute céleste à la faveur de leur état de justice originelle, un peu comme Moïse eut le visage resplendissant de lumière. Ce resplendissement de la gloire de l'âme sainte sur le corps fait bien sûr penser à la transfiguration du Christ sur le mont Thabor, ainsi qu'aux caractéristiques des corps glorieux.

Le premier vêtement de l'histoire du monde nous fait donc comprendre que l'habit n'a pas pour seule mission de satisfaire la pudeur, ni une simple fonction utilitaire pour nous protéger du milieu ambiant. L'habit est beaucoup plus que cela ! Il est la tentative par laquelle l'homme s'efforce de restaurer, d'abord dans son apparence charnelle, la beauté perdue du paradis terrestre ; il est pour lui une « manière d'être », une disposition extérieure à lui, certes, mais qui est si bien reliée à son âme, que l'habit permet de manifester extérieurement les qualités de son esprit, et de favoriser, par une sorte de mouvement inverse, les bonnes dispositions de son âme.

C'est ce que Dieu fit comprendre à Adam et Ève, lorsqu'il prit lui-même soin de leur vêtement en leur faisant des habits de peaux dont il les revêtit. Cela ne doit pas s'entendre dans un sens grossièrement littéral, comme si Dieu, de ses doigts, leur avait cousu des tuniques... Il les leur fit sans doute par leurs mains, en leur donnant ses ordres et ses directives pour cela, en leur demandant de récupérer les dépouilles des animaux qu'Adam, instruit par le Seigneur, avait immolés comme un sacrifice propitiatoire (commentaire de Fillion).

Le vêtement participe donc bien de cet effort de restauration de notre nature humaine, blessée par le péché originel. Il devrait toujours être la manifestation, jusque sur notre chair, des dispositions de notre âme, par lesquelles nous voulons restaurer la beauté et l'harmonie de notre nature, qui fut si belle autrefois par la grâce de Dieu, mais qui, déchue par le péché, ne fut plus qu'un banal et charnel amas de matière, déserté par la grâce.

Abbé Louis-Marie Turpault +

La souffrance : un point crucial

Nous n'aimons pas souffrir. Nous avons tous fait l'expérience de la souffrance : elle répugne, elle horripile, elle angoisse, elle affaiblit les facultés du corps et de l'esprit, elle est débilitante. Le monde déteste la souffrance, c'est pour lui un point névralgique, un problème crucial...

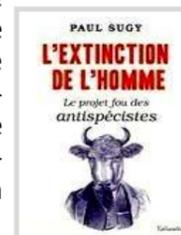
L'homme du monde voudrait faire disparaître la souffrance ; c'est d'ailleurs sur cette crainte de la souffrance que l'ADMD (l'Association du Droit à Mourir dans la Dignité) s'appuie pour affirmer que 96% des français souhaitent une loi en faveur de 'l'aide active à mourir'. (selon un sondage Ipsos de mars 2019). L'ADMD qui milite pour le suicide assisté, allègue la liberté de choix à se donner la mort et clame dans sa lettre au président de la république du 10 octobre 2019 : « Jusqu'à quand le débat sur la fin de vie doit-il être confisqué par des organisations qui s'en remettent à un prétendu Dieu ? ».



L'homme moderne se veut libre dans sa vie, ses mœurs, et jusque dans sa mort. Il est devenu son unique centre d'intérêt, il s'idolâtre jusqu'au néant. Avec humour, Régis Debré disait : « en Occident, l'espérance de vie n'a cessé de reculer. On est passé de l'éternité... à 78 ans pour les hommes et 83 pour les femmes ». L'homme actuel s'assimile si bien à la société matérialiste dans laquelle il vit, qu'il en arrive à ne plus se voir que comme une matière éphémère. Sa recherche de satisfactions hédonistes et sa fuite de toutes souffrances le conduisent à voir le néant comme sa fin ultime. Mais, que laisse-t-il derrière lui ? Le paradis terrestre qu'il croyait cons-

truire ? Ou plutôt un enfer terrestre régi par des lois contre nature et mortifères ? Georges Orwell dans son roman 1984 disait curieusement : « Commencez-vous à voir quel monde nous créons ? C'est exactement l'opposé des stupides utopies hédonistes qu'avaient imaginées les anciens réformateurs. C'est un monde d'écraseurs et d'écrasés, un monde qui, au fur à mesure qu'il s'affinera, deviendra plus impitoyable. Le progrès dans notre monde sera le progrès vers la souffrance. L'ancienne civilisation prétendait être fondée sur l'amour et la justice. La nôtre est fondée sur la haine. Dans notre monde, il n'y aura pas d'autres émotions que la crainte, la rage, le triomphe et l'humiliation. Nous détruisons tout le reste, tout. » « il n'y aura ni femme, ni famille, ni ami, ni rire, ni art, ni littérature, ni beauté ni laideur, l'instinct sexuel est extirpé... Si vous désirez une image de l'avenir, imaginez une botte piétinant un visage humain éternellement ».

Là, on se dit, c'est exagéré. Et pourtant, ne voit-on pas frémir, les prémices de cette société ? Des laogais aux goulags, la souffrance règne pour imposer l'idéologie. En occident, par exemple, les antispécistes, n'exacerbent-ils pas l'horreur naturelle que l'on a de la souffrance en vue d'une 'annihilation de l'exception humaine' ? Paul Sugy, dans son livre 'L'extinction de l'homme', décrit comment cette nouvelle idéologie établit un véritable renversement philosophique en vue d'une déconstruction de la notion même d'humanité.



La crainte de la souffrance est actuellement largement exploitée (covid, vaccins, antispécisme, réchauffement de la planète...) ; elle permet la coercition par le mensonge et par le suffrage idéologique. La société ne glisserait-elle pas vers ce qu'Orwell décrivait : « Nous ne nous contentons pas d'une obéis-

sance négative ni même d'une soumission abjecte. Nous ne détruisons pas l'hérétique tant qu'il nous résiste. Nous le convertissons. Nous captions son âme et nous lui donnons une autre forme. Nous l'amenons de cœur et d'âme. Avant de le tuer nous en faisons un des nôtres. Il est intolérable qu'une pensée étonnée puisse exister quelque part dans le monde. »



L'homme croit s'aimer dans le matérialisme ambiant qui bannit Dieu des arts, de l'éducation, des mœurs, des lois, des maisons, des familles et des pays. Il croit s'aimer en choisissant sa mort et en déboutant la souffrance qu'il ne comprend pas...

D'où vient la souffrance ? Seule la foi donne la réponse. Le mal vient du péché, c'est là, la réalité. Cela fait partie de l'histoire humaine dans sa relation avec Dieu. Le péché naît de la désobéissance, et de la volonté d'indépendance vis-à-vis de Dieu. Si on nie Dieu, on nie le péché, on nie le plan de Dieu sur les hommes et on ne comprend pas la souffrance. On ne comprend pas non plus que le péché est un mauvais usage de la liberté qui empêche d'aimer Dieu et de s'aimer vraiment.

Car en effet, nous devons nous aimer nous-mêmes. Mais le bon amour de nous-mêmes est ordonné à la fin que Dieu a voulue pour nous. Dieu nous a créés pour l'aimer et le servir et obtenir ainsi le bonheur du ciel. Nous sommes donc sur la terre pour obtenir ce bonheur éternel. S'aimer c'est avoir un amour pour son bien éternel. S'aimer, c'est faire des choix, c'est poser des actes en vue de posséder le

bonheur éternel promis.



Cet amour de nous-mêmes n'est donc pas tourné vers nous. Ce n'est pas un amour qui cherche sa satisfaction, son profit ou sa gloire. Nous devons avoir un amour juste et vrai qui correspond à l'ordre voulu par le créateur. Le vrai amour de soi s'ordonne au plan divin, selon les lois qu'il a établies. C'est un amour qui veut répondre à chaque instant à la volonté de Dieu manifestée dans les circonstances de la vie.

L'homme blessé par le péché originel a ce faux amour de lui-même qui fait croire qu'il est son propre tout. Il a l'illusion que son bonheur est en soi et pour soi. L'orgueil le détache de Dieu, *'non serviam'*. Il n'obéit qu'à ses caprices, ses envies, ses idées.

L'homme blessé par le péché originel a aussi ce faux amour de lui-même qui l'entraîne à la concupiscence dans une volupté recherchée pour elle-même au détriment de la raison. Ses sens se veulent libres de jouir et bannissent la mortification.

Enfin, l'homme blessé par le péché originel est attiré par la cupidité qui fait croire que les richesses sont le bien ultime, la fin vers laquelle doit tendre toute la vie terrestre. Cet amour des biens extérieurs fait oublier le vrai bien éternel et attache l'âme au monde.

La souffrance vient du péché : jalousie, mensonge, calomnie, avarice, gourmandise, colère, violence, impureté, meurtre, maladie...

Seule, la foi catholique permet de comprendre que le péché originel affaiblit l'homme et le soumet aux trois concupiscences, à l'ignorance, à la souffrance et à la mort. Seule la foi catholique donne l'espérance et fait vivre de la vie de Jésus-Christ qui a remporté la victoire sur le péché et sur la mort.

Cependant, l'expérience de la souffrance peut attaquer la foi et la



confiance en Dieu. Certains se disent : *'Dieu n'est pas tout puissant puisqu'il n'agit pas contre la souffrance'*. Mais Dieu a révélé sa toute puissance dans l'abaissement de la crèche et la souffrance de la croix qui ont mené à la résurrection. La souffrance est folie aux yeux des hommes mais force et sagesse aux yeux de Dieu. Seule la Très Sainte Vierge Marie, au pied de la croix, a cru à la puissance de Dieu.

La Très Sainte Vierge Marie a formé en son sein, Jésus, la victime offerte sur la croix pour la rédemption ; elle est donc associée au mystère de la souffrance plus intimement que personne. Dès son *'fiat'*, elle connaît une vie de souffrance, (la crèche, la fuite en Egypte, le Calvaire) mais elle connaît d'autant plus la souffrance que son privilège d'Immaculée Conception et sa plénitude de grâce augmentent considérablement en elle sa capacité à souffrir.

Contrairement à nous, la Vierge Marie a la connaissance du péché. Elle souffrit donc extrêmement de tous les péchés. Son Cœur douloureux et Immaculé fut, sur le Calvaire, transpercé d'une douleur incommensurable, égale à son amour pour son fils crucifié et pour les âmes à sauver. Cet amour dépassait de loin celui de tous les saints réunis.

Nous, nous ne souffrons que des aléas quotidiens ; nous souffrons des contrariétés à notre volonté propre ; nous souffrons à cause de nos dérèglements ou de nos mauvaises aspirations ; nous souffrons dans notre amour propre, de ce qui blesse notre susceptibilité ; nous souffrons le mal qu'éprouve notre corps, ou celui qui afflige un être cher. Nous ne réalisons pas les souffrances de la Vierge Marie parce que nous ne souffrons que très peu de nos propres fautes. Nous pouvons souffrir la honte ou le poids du péché, mais nous ne souffrons que très peu de l'offense faite à Dieu.

Nous arrivons à concevoir que le péché est le plus grand des maux, puisqu'il entraîne des désordres, blesse l'âme, aveugle l'intelligence et anéantit la volonté au bien, mais



il nous est difficile d'avoir une grande douleur de nos fautes personnelles. Nous ne voyons pas la gravité du péché et, bien souvent, nous coopérons plus ou moins au désordre ambiant. Sainte Catherine de Sienne qui avait l'horreur du péché, sentait l'odeur nauséabonde qui émanait des âmes en état de péché mortel.

Nous, nous ne sentons rien, ni par l'odorat (heureusement !...) ni dans notre sensibilité (heureusement aussi car Dieu est plus grand que nos sens !). Nous sommes pécheurs et nous craignons la souffrance.

Pour comprendre la souffrance de la Très Sainte Vierge Marie, il faut avoir la volonté de détester le péché et avoir un grand amour de Dieu et des âmes. La souffrance de la Vierge Marie est une souffrance co-rédemptrice. Elle souffre par amour pour Dieu, pour réparer le péché et sauver les âmes. Malgré notre faiblesse, nous pouvons partager les souffrances de la Vierge Marie et participer à son offrande réparatrice, en nous offrant avec elle et par elle, au sacrifice du Calvaire renouvelé sur l'autel. Nos souffrances humaines se parent alors de l'or de la charité.

La prière du *Stabat Mater* demande de s'associer à la pure souffrance réparatrice de la Vierge : *'Pour que je pleure avec toi, Mère source d'amour, fais-moi ressentir ta peine amère'* ; *'Plante profondément les clous du Calvaire dans mon cœur'*.

Cependant, le catholique n'est pas masochiste, il ne cherche pas la souffrance pour le plaisir. Les saints ont aimé la souffrance parce qu'ils aimaient leur prochain, voulaient que leur prochain glorifie Dieu, et que Dieu soit glorifié en lui. Leurs souffrances étaient à la hauteur de leur charité. Ils savaient que, sur le Calvaire, la grâce surabonde et fortifie :

Saint François Xavier souffrant intensément s'exclamait *'plus encore Seigneur'* ! Sainte Gemma Galgani disait : *« l'âme d'abord, le corps ensuite. »* Saint Bernard qui était constamment malade et exténué ne pouvait rien avaler. Lorsqu'on le plaignait, il regardait vers le crucifix.

Saint François de Salle disait « *il est mieux d'être sur la Croix avec le Sauveur que de la regarder.* »

Nous, nous n'aimons pas Dieu et notre prochain au point de nous donner totalement comme les saints, les prêtres et les religieux. Notre charité s'arrête bien souvent à la souffrance. S'il est vrai que nous n'avons pas à demander la souffrance comme les saints, cependant, quand elle arrive, il faut savoir qu'elle est dans les desseins de Dieu.

Sainte Gertrude qui avait une santé très précaire, était parfois alitée durant de longues périodes. Elle ne pouvait remplir ses obligations religieuses et cela l'attristait. Notre Seigneur lui apprit à tout recevoir comme de sa main et à en tirer profit pour sa vie spirituelle.

Saint Alphonse disait : « *il n'y a pas de meilleure manière de servir Dieu que d'embrasser avec joie sa sainte volonté. Ce qui glorifie le Seigneur, ce ne sont pas nos œuvres, mais notre résignation et la conformité de notre volonté à son bon plaisir.* »
« *Ne disons à Dieu que cette parole Fiat voluntas tua, répétons-la, du fond du cœur, cent fois, mille fois et toujours : nous ferons plus de plaisir à Dieu par ce seul mot que par toutes sortes de dévotions* »

« *Pour une âme qui aime* », disait sainte Thérèse, « *la véritable oraison durant une maladie consiste à offrir à Dieu ce qu'elle souffre, à se souvenir de lui, à se conformer à sa sainte volonté, et dans mille actes de ce genre qui se présentent. Il ne faut pas d'effort violent* »

Notre Seigneur a choisi la souffrance pour sauver les âmes et il daigne associer des âmes à son œuvre de salut. Il s'adjoint en quelque sorte, « *des humanités de surcroît* ». C'est Notre Seigneur qu'on honore en s'efforçant de lui ressembler en disant : « *non pas ma volonté, mais la vôtre* ».

La maladie (comme la santé) est un don de Dieu. Il nous l'envoie pour éprouver notre vertu, pour corriger nos défauts, pour nous montrer notre faiblesse ou pour nous déta-

cher des choses terrestres. Elle nous rappelle que nous sommes ici-bas pour mériter le ciel. Les souffrances ouvrent le cœur de l'homme vertueux, elles purifient ses fautes et le portent à élever son âme vers Dieu.

Le malade souffre de se voir inutile et à charge, mais il lui reste encore les moyens de faire le bien par l'acceptation de la volonté de Dieu, et la configuration à Jésus crucifié. Quand notre raison s'efforce de vouloir ce que Dieu veut, la paix s'établit dans l'âme.



La vraie paix de l'âme vient quand les pensées, les affections, le vouloir et les actions se soumettent à la volonté de Dieu. La résistance à Dieu entraîne le désordre et il y a une souffrance morale tant qu'il y a une lutte entre l'amour propre, la volonté propre, et la volonté de Dieu. Mais, du moment que l'âme se résout à suivre la volonté de Dieu et se détache d'elle-même, la paix s'affermi, l'inquiétude et le trouble s'apaisent. Si la volonté de Dieu règne dans l'âme, la paix devient inaltérable, surabondante, pas forcément sensible mais profonde et réelle. Cette paix profonde donne la patience dans la souffrance, l'acceptation des peines allant jusqu'à l'acte d'offrande.

Jésus est le médecin suprême des corps et des âmes. L'évangile montre à quel point il compatit et il guérit. Notre Seigneur guérit encore à son gré mais aussi, malgré les soins et les médicaments, il laisse mourir des enfants, des jeunes, des personnes aimées et indispensables. Il est le maître absolu de la santé. Nous ne comprenons pas toujours et c'est là une grande souffrance, mais Dieu est infiniment juste et infiniment bon, et il fait ce qu'il y a de mieux pour le salut de chaque âme. La paix est dans le 'fiat' confiant à la volonté divine.

La mort cause en nous la plus grande de toutes les craintes parce qu'elle fait violence à l'amour que nous portons à nous-mêmes.

Le catéchisme dit que la peine de mort peut être tolérée pour une raison de bien commun. Mais rien ne peut autoriser le meurtre direct d'un innocent, qu'il s'agisse d'un enfant à naître, de malades incurables, de vieillards, d'infirmités, d'otages ou de moribonds, même s'ils le demandaient et pour terminer leurs souffrances. Le catéchisme condamne toutes les pratiques qui attentent directement à la vie. Ce sont, comme tout homicide, des péchés contre la charité et la justice et contre Dieu. Seul Dieu a droit de vie et de mort sur ses créatures.

Mais comment bien mourir ?

La mort se prépare toute la vie... Puisque nous ne savons ni le jour ni l'heure, il nous faut être toujours prêts. La première chose est donc d'être vigilant contre le péché et d'ordonner ses choix en fonction des lois données par le créateur. Il faut penser à ses fautes commises et à la souffrance du purgatoire. Les retraites de Saint Ignace sont un bon moyen de faire régulièrement le point et de réajuster sa vie en vue du ciel. À l'instant de la mort, nous serons jugés sur la sincérité de notre amour pour Dieu et pour le prochain. Il faut avertir les malades qui vont mourir. Ne pas leur dire, c'est les empêcher de se préparer. L'extrême onction fortifie contre l'horreur naturelle de la mort. Il faut aider les malades à accepter la visite du prêtre.

La vraie manière d'assurer son avenir éternel est de sanctifier le présent. Sanctifier le présent, c'est s'unir à la volonté de Dieu, c'est aussi offrir des sacrifices à Dieu.

Un sacrifice, c'est un acte par lequel on rend sacré quelque chose. On offre à Dieu quelque chose dont on se dépouille et cela nous coûte. On donne à Dieu pour s'unir à lui. C'est un acte que l'on pose.

Cet acte manifeste la réalité de



notre âme qui reconnaît Dieu comme son créateur. Faire sacrifice, c'est un peu s'immoler et cela fait souffrir. Cette souffrance unie à la souffrance de Notre Seigneur Jésus-Christ devient une oblation agréée de Dieu. Nos sacrifices unis au Saint sacrifice rédempteur nous habitent à adorer Dieu, à remercier, à demander pardon et à obtenir des grâces.

Accepter de souffrir pour offrir à Dieu des sacrifices, c'est accepter le plan de Dieu, c'est comprendre la souffrance, c'est porter du fruit et c'est aussi, bien préparer sa mort. « Ne cherchons jamais le Christ sans la Croix » dit saint Jean de la Croix.

« Notre Corps nous a été donné pour servir Dieu et non pour nous servir nous-mêmes, non pas dans un but égoïste mais dans un but de charité. Qu'avons-nous fait de ce corps que le Bon Dieu nous a donné ? » demande Mgr Lefebvre.

Il continue : « Saint Paul dit que nous devons compléter dans notre chair la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. Nous aussi, nous devons le désirer. Oh, c'est un désir qui nous coûtera cher. Ce serait trop facile de dire : parce que je suis chrétien, le Bon Dieu me bénira et m'exemptera de toute souffrance'. C'est bien mal comprendre le mystère de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a montré l'exemple de la souffrance rédemp-

trice. Nous devons avoir ce désir de souffrir avec lui, de nous sacrifier avec lui. »

Ce n'est pas facile. La vie chrétienne est un combat. C'est une souffrance de mourir à soi-même. Il y a aussi cette souffrance de se dire : 'serai-je, jusqu'au bout, fidèle à la foi ? mes actes et mes paroles plaisent-ils à Dieu ? Mais, Dieu est le maître, il accorde à l'âme la consolation ou la désolation.



Les saints ont connu ces souffrances spirituelles qui ne goûtent aucune joie. Cependant, ils pratiquaient la résignation et la fidélité. Ils demandaient à Dieu, une connaissance toujours plus claire d'eux-mêmes. Ils exerçaient la patience dans leurs souffrances et s'anéantissaient devant Dieu. Ils se défiaient d'eux-mêmes et ne se confiaient qu'en Dieu. Ils avaient la volonté ferme de servir Dieu et de faire leur salut 'avec crainte et tremblement'. Leurs prières pouvaient être sans consolations, mais elles étaient dites, et elles portaient du fruit. Ils avaient, en toutes circonstances, cette paix inaltérable de la pauvreté spirituelle.

La souffrance est donc un point crucial pour le monde. Crucial, parce que justement, la compréhension de la souffrance passe par la croix. L'homme a beau échafauder toutes sortes de théories pour évacuer la souffrance, il ne peut y échapper ni dans cette vie, ni dans l'autre. Quoiqu'il fasse, l'homme est créé avec un corps et une âme immortelle pour aller au ciel, et la mort ne le mènera jamais au néant. Mais si l'homme ne veut pas expier ses péchés par le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, s'il ne veut répondre à l'amour de Dieu et à sa volonté, il souffrira en enfer éternellement.

La croix surnaturalise la souffrance et en dévoile le mystère même si cependant, la croix reste un mystère. La souffrance donc est un point crucial, parce qu'elle est à la croisée des chemins. De son acceptation (ou non) dépend notre salut et le salut des âmes.

« La perfection de l'amour en nous, c'est que nous regardions avec assurance le jour du jugement. Il n'y a pas de crainte dans l'amour » dit Saint Jean (I 4 8-21) Soyons donc « comme un petit enfant confiant dans les bras du Bon Dieu, tout est grâce ». dit Sainte Thérèse.

Simon de Cyrène

Chronique du Prieuré

Page réservée aux abonnés